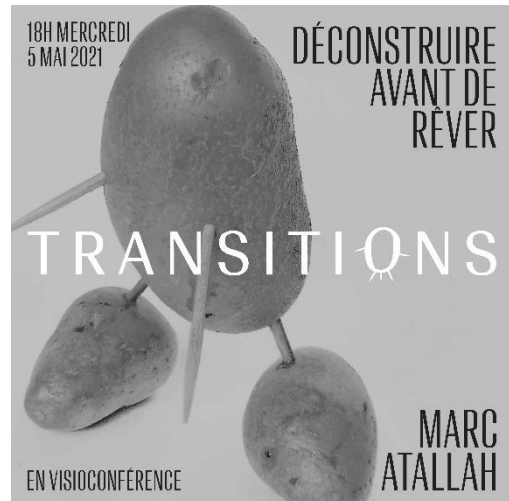


Déconstruire avant de rêver: l'imaginaire de la durabilité dans la science-fiction

Par Marc Atallah, Directeur de la Maison d'Ailleurs, Maître d'enseignement et de recherche en littérature moderne à l'Université de Lausanne

Lorsque l'on pense à des représentations développées par la science-fiction, on imagine souvent des villes futuristes et très vertes, avec une nature à laquelle on a redonné de la place. On y voit une architecture hybridée avec le végétal, mais également excessivement technologique. Or, dans les récits de science-fiction, c'est plus souvent un autre type de représentation qui est en fait dominante : celle d'un monde en destruction avancée et d'une nature qui a repris ses droits et que l'on ne maîtrise plus.



Le but de cette conférence consistera à déconstruire d'une part cette image d'un futur utopique et végétal, mais aussi la notion selon laquelle la science-fiction serait désespérante. Marc Atallah souhaite amener le public à réfléchir sur la notion de fiction et à son éventuelle utilité pour penser différemment la situation que nous traversons actuellement. En effet, il semblerait que les récits de science-fiction mettant en scène une terre dévastée et ses survivants représenteraient bien plus qu'un simple divertissement. Ils peuvent avoir un impact sur les spectateurs et spectatrices et leurs croyances, nous sensibiliser la question climatique et nous permettre de rêver le futur autrement.

Lorsque l'on consomme de la science-fiction, on peut avoir l'impression qu'elle décrit le futur. Pourtant, la fiction reste de la fiction. Cependant, elle décrit des éléments (robots, cyborgs, intelligences artificielles, etc.) qu'il faut appréhender comme des métaphores, des images. Ces dernières permettent de décrire la condition humaine et de raconter l'histoire de l'humanité de façon transformée.

Dans les récits de science-fiction, plusieurs types de vagues de destruction se sont succédé. On y retrouve toujours le même type de scénario : des humains cherchent à survivre dans un monde détruit par une catastrophe qui peut être atomique, écologique, robotique, biologique ou numérique.

Pour l'exemple de la vague écologique, on peut citer le film *Soylent Green* dont l'intrigue se déroule en 2022, dans un monde surpeuplé et surchauffé. On y nourrit la population grâce à un aliment énergétique nommé le Soylent Green, dont on découvre qu'il est en fait réalisé à partir de chair humaine. Si l'on adopte une lecture métaphorique de ce film, on comprend que le message est le suivant : nous sommes devenus nos propres ressources. S'il est si difficile de mettre un frein à la société de consommation, c'est parce que c'est d'abord nous-mêmes que nous consommons.

De leur côté, les films de robots ne mettent pas en scène de guerre entre humains et robots, mais plutôt l'opposition entre humains charnels et humains fonctionnel. De la même manière, les films de pandémies n'évoquent que très peu le sujet de la pandémie ; ils illustrent surtout la façon dont les survivant-es tentent de s'en sortir.

Ainsi, toutes ces différentes vagues ont en commun de mettre en scène des survivant-es. De manière métaphorique, on peut donc dire que dans la société actuelle, nous sommes toutes et tous des survivant-es à chaque seconde de notre vie, car à chaque instant, nous pouvons détruire notre vie et le monde. Et c'est là l'intérêt des images de fiction. Elles nous offrent une image de ce que nous sommes et de notre histoire, et révèlent avant tout notre tendance à construire notre propre disparition. De la sorte, elles nous invitent sans discours moralisateur à nous percevoir autrement. Et en déconstruisant ces rêves de futurs durables et utopiques, il nous sera peut-être possible de construire un vrai monde plus durable.